

Bande dessinée et beau livre

Virginie Fournier, François Cloutier and Emmanuel Simard

Number 181, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96213ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fournier, V., Cloutier, F. & Simard, E. (2021). Review of [Bande dessinée et beau livre]. *Lettres québécoises*, (181), 86–89.

Célibataire sans l'avoir choisi

Bande dessinée Virginie Fournier

Non sans humour, Valérie Boivin raconte les aléas de la vie de célibataire à l'ère des applications de rencontres.

Avec *Rien de sérieux*, publié à la toute jeune maison d'édition Nouvelle adresse, Valérie Boivin signe à la fois sa première bande dessinée et son premier ouvrage solo. L'illustratrice s'est auparavant associée à François Blais le temps de quelques albums jeunesse parus aux 400 coups, dont le remarquable *Livre où la poule meurt à la fin* (2017), une fable au ton grinçant sur le consumérisme. Dans *Rien de sérieux*, Boivin campe son récit à Québec. La protagoniste, Madeleine, est célibataire depuis plusieurs années. Elle enchaîne des liaisons sans intérêt qui, bien qu'insatisfaisantes, n'étouffent pas (complètement) son espoir de vivre enfin, un jour, une relation amoureuse plus profonde. À la recherche d'options, elle s'inscrit sur Tinder, où elle est confrontée à une avalanche de profils d'hommes disponibles.

Si, d'emblée, le sujet de la quête amoureuse d'une trentenaire au temps du numérique peut sembler galvaudé, Boivin réussit à en faire un récit divertissant. Sans réinventer le genre, elle donne à lire l'histoire drolatique d'un personnage qui, au fil de ses déceptions, se révèle attachant.

« Tinder, le publisac de l'amour »

Les critères de sélection (âge, sexe et ville, par exemple), les descriptions, les photos dans lesquelles on essaie de se mettre en valeur... L'ensemble des paramètres d'une application comme Tinder montre ses usager·ères dans l'expression de leurs besoins et de leurs attentes. La succession de profils crée un « effet catalogue » un peu lassant. C'est du moins ce que l'artiste relève avec humour dans des pages qui présentent, par la technique du gaufrier, une panoplie d'utilisateur·rices qui tentent de vendre leur salade à une potentielle *date* (l'histoire étant racontée depuis

la perspective d'une hétérosexuelle). L'autrice capte bien le mélange de petitesse, d'esbroufe et de vulnérabilité qui compose un échantillonnage de Tinder. L'accumulation aléatoire de ces histoires à la carte sème le doute chez la narratrice quant à ses propres attentes.

La réussite de Boivin est également redevable à son talent de scénariste et de dialoguiste.

Certes, le récit permet de comprendre les difficultés à trouver l'amour, à établir des liens authentiques avec autrui, mais il montre surtout comment Madeleine se positionne dans l'arène de la séduction : avec naïveté, mais aussi avec assurance, car elle assume son besoin d'éprouver un sentiment fort envers son partenaire. À cette protagoniste qui cherche à cerner les règles du jeu de l'amour – notamment en se comparant à une copine qui a déniché le chum parfait avec un *swipe* bien placé – se greffe une autre amie, Bénédicte, qui embrasse avec soulagement son célibat à la suite d'une rupture particulièrement acrimonieuse. Boivin a créé une héroïne qui se met en quête d'une relation incarnée et romanesque, mais l'essentiel de l'album tourne plutôt autour du refus du personnage d'accepter des relations dans lesquelles elle ne pourrait pas véritablement s'épanouir. Le célibat, ça peut en effet s'avérer difficile quand il ne s'agit pas d'un choix. Toutefois, ce n'est pas une raison pour s'amouracher d'un gars ennuyant : voilà le conseil que

Madeleine proposerait probablement dans un courrier du cœur.

Un ton juste, mais un peu propre

Rien de sérieux a été réalisé au crayon à mine, une technique brillamment maîtrisée par l'illustratrice, qui n'a pas peur d'allier réalisme et brins de folie dans son style graphique (chapeau à cette pleine page de mignons corgis !). Les jeux d'ombres, les textures et le mouvement dynamique de la narration rendent la lecture de l'album très fluide. À cet égard, l'œuvre rappelle *Une longue canicule* (Mécanique générale, 2017), d'Annie Villeneuve.

La réussite de Boivin est également redevable à son talent de scénariste et de dialoguiste. Le monologue intérieur de Madeleine, rythmé par des interactions avec les autres personnages, ne s'essouffle pas. La narration mise sur un ton retenu et un assez bon sens du punch. Sans jamais trop appuyer un gag ou un élément de l'histoire, l'autrice met en place une ambiance, un univers qui fonctionne, ce qui est la plus grande force du livre. Cela dit, l'ensemble manque d'abrasivité, d'incisivité, de disproportions. L'intrigue demeure somme toute un peu trop propre pour être remarquable. Par contre, je ne doute pas que Valérie Boivin ait le potentiel et l'imagination pour parvenir à sortir des sentiers battus, s'il s'agit bien sûr de la direction vers laquelle elle souhaite tendre.

En attendant, *Rien de sérieux* reste un beau *match* pour les lecteur·rices.



★★★

Valérie Boivin
Rien de sérieux

Montréal
Nouvelle adresse
2021, 208 p.
30 \$

L'espace d'une vie

Bande dessinée François Cloutier

Le petit astronaute est une de ces œuvres qu'on commence sans appréhension et qui, tout au long de ses pages, nous renverse. C'est beau, mais beau...

Jean-Paul Eid est un auteur important du milieu de la bande dessinée au Québec : pensons à son personnage de Jérôme Bigras, né dans les pages du défunt magazine *Croc*, ou à cet album culte qu'est devenu *Le fond du trou* (La Pastèque, 2011), récit autour de ce vrai trou qui traverse physiquement le livre. C'est un artiste qui ne fait jamais deux fois la même chose, de la science-fiction des *Naufragés de Memoria* (Les 400 Coups, 1999) au Montréal des années 1950 dans *La femme aux cartes postales* (La Pastèque, 2016). Avec *Le petit astronaute*, il nous offre son ouvrage le plus personnel et, du coup, le plus universel.

Une histoire simple

C'est dans ses souvenirs d'enfance que Juliette, maintenant une jeune femme, fouille tandis qu'elle visite la maison où elle a grandi. Elle se revoit y entrer pour la première fois avec ses parents et son frère Tom, encore bébé. Ensemble, ils forment une famille unie qui s'aime, écoute de la musique et joue. Pourtant, Tom, prénommé ainsi à cause de la chanson *Space Oddity* (1969), de David Bowie, reste dans sa bulle, ne babille pas et ne semble pas stimulé par son environnement. Après plusieurs tests, le verdict tombe : paralysie cérébrale. Miguel et Pénélope, les parents, encaissent durement le coup. La colère, l'incompréhension et la peine surgissent, mais c'est surtout la furieuse envie de donner le meilleur à Tom qui prend le dessus.

Jamais Eid ne s'enlise dans la mièvrerie. Les situations qu'il dépeint font partie du quotidien des membres de cette famille, qui doivent également apprendre à gérer les commentaires obtus des autres, les regards curieux de certain-es. L'auteur raconte en trois cases (chacune présentant un établissement différent)

les déboires des parents à la recherche d'une garderie pour Tom. Il donne ensuite à lire en cinq planches une discussion avec une énième directrice. L'échange qui suit entre le père et la mère exprime clairement ce que peuvent ressentir des parents dans ces situations.

L'auteur démontre son savoir-faire et laisse entendre sa voix de façon magistrale.

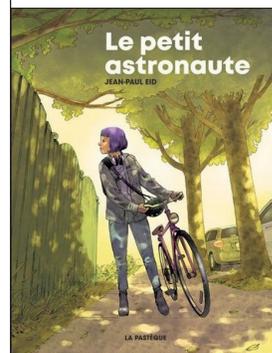
Les mois passent. Tom grandit sans jamais vraiment vieillir. Sa famille prend soin de lui, les gens qui l'entourent veulent l'aider. La relation que Juliette tisse avec son frère est attendrissante. Elle lui raconte le soir venu une histoire, et comme Tom ne parle pas, elle colle son oreille à la sienne pour déchiffrer ce qui trotte dans sa tête. Ces planches poétiques et colorées arrivent au milieu de l'album. Fidèle à lui-même, Eid s'amuse avec les codes de la bande dessinée. Je pense entre autres à cette page où les cases sont tournées à quatre-vingt-dix degrés (je vous laisse en découvrir la raison par vous-mêmes). De telles trouvailles s'imbriquent à merveille dans l'ouvrage. Elles ne sont pas là pour épater la galerie, mais bien pour ajouter de la fantaisie au récit.

Le beau monde

À la fin de l'album, Eid nous apprend que son fils souffre de paralysie cérébrale. C'est dit simplement, surtout pour expliquer le contenu véridique du livre et non pour émouvoir avec « une histoire

vécue ». Dans certains passages, le bédéiste arrive à nous bouleverser par ses choix scénaristiques. Lorsque les enfants de la garderie accompagnent Tom à l'école spécialisée qu'il fréquentera l'année suivante, ils sont intimidés par les jeunes handicapé-es qu'ils croisent. Très rapidement, cela dit, les différences s'amenuisent, et tout le monde s'amuse. Puis l'auteur nous plonge dans la conversation entre l'éducatrice du garçon et la directrice de l'établissement. « Ici, la différence c'est la norme », affirme cette dernière en regardant les bambins jouer ensemble. Cet échange sobre, très loin du drame pathétique, prépare les lecteur-rices aux événements à venir.

Ce n'est pas un témoignage sur la vie difficile d'un enfant handicapé que Jean-Paul Eid nous livre, mais plutôt la représentation d'une famille qui, malgré les obstacles, arrive à vivre en paix avec une situation déchirante. Loin d'être parfaits, les personnages sont simplement humains. L'auteur démontre son savoir-faire et laisse entendre sa voix de façon magistrale. Le petit astronaute, pour sa part, s'exprime à l'aide de pictogrammes. D'ailleurs, le dessinateur reproduit ceux-ci au début et à la fin du livre. Les lecteur-rices souriront certainement en les examinant.



★★★★

Jean-Paul Eid
Le petit astronaute

Montréal
La Pastèque
2021, 156 p.
32,95 \$

Trop fourre-tout

Bande dessinée François Cloutier

Objet de curiosité, cet « album-qui-n'en-est-pas-vraiment-un » plaira surtout aux lecteur·rices habituel·les de Zviane.

Quiconque a fréquenté un peu l'œuvre de Zviane au cours de la dernière décennie connaît le goût de l'artiste pour l'expérimentation en bande dessinée. De l'album plus conventionnel *Les deuxièmes* (Pow Pow, 2013) à *Ping Pong* (Pow Pow, 2015), essai sur la création artistique qu'il faut absolument lire, en passant par différents fanzines et autres planches sur le web, Zviane n'a qu'une seule « contrainte » : privilégier l'authenticité. *Yoyolalala* montre le plaisir qu'éprouve l'illustratrice à explorer le neuvième art. En fait, il ne s'agit pas d'un livre au sens propre du terme, mais bien du huitième numéro de la revue *La jungle*, un projet solo de l'auteur comprenant neuf livraisons dans lesquelles se côtoient bande dessinée, photos et illustrations. Pour la première fois, le périodique n'est pas autoédité, et le tirage de Pow Pow ne compte que mille exemplaires. Fans de Zviane, dépêchez-vous !

La grande force de cet album réside dans sa présentation graphique.

Quelques longueurs

La trame principale de l'album est axée sur l'été que passe Zviane, âgée de vingt et un ans, à travailler comme monitrice dans un camp pour autistes. Rien ne la prédestine à ce boulot, puisqu'elle étudie en musique et qu'elle n'a aucune expérience avec une telle clientèle. Pourtant, cette période s'avère marquante pour la protagoniste. Zviane n'est pas la première bédéciste

qui revient sur un emploi formateur de sa jeunesse : Michel Rabagliati (*Paul a un travail d'été*, La Pastèque, 2002) et Guy Delisle (*Chroniques de jeunesse*, Pow Pow, 2021) l'ont déjà fait de manière remarquable. Difficile de ne pas comparer *Yoyolalala* à ces œuvres à la structure plus linéaire. Zviane, pour sa part, morcelle son récit en courts chapitres. Certains sont centrés sur les jeunes qui fréquentent le camp ; d'autres racontent les bons moments passés lors des pauses ou des soirées, quand les campeur·ses sont couchés. On comprend l'attachement de l'auteur pour ces personnes, mais certains épisodes reprennent des événements semblables à ceux narrés dans les pages précédentes.

Heureusement, les expérimentations de la créatrice brisent le rythme : on retrouve au détour d'une page une photo ou une illustration sans lien avec l'histoire. La grande force de cet album réside dans sa présentation graphique. On passe du noir et blanc aux teintes de jaune et de bleu, puis du lilas et du noir à des planches colorées grâce à l'intelligence artificielle. Zviane essaie fort et pousse les codes de la bande dessinée toujours plus loin. Je pense à ces deux planches dont les cases sont toutes de formes différentes et ne contiennent que des phrases sans lien entre elles. Foncièrement distincts, les caractères remplissent également l'espace de la page. On a l'impression de couler sous les mots.

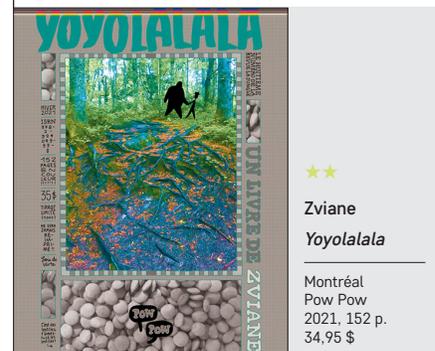
Certains passages, en revanche, laissent dubitatif·ves, comme ces deux planches qui relatent l'histoire de deux oiseaux travaillant dans un bureau. L'un est ligoté ; l'autre lui dit qu'en fait, les cordes l'entourent. En réalité, le volatile n'est réellement attaché que par le bout de la patte. Il casse donc le fil et s'envole. La dessinatrice se voulait-elle

ironique ou a-t-elle simplement créé une fable maladroite ?

Trop de matériel

Les lecteur·rices qui, comme moi, découvrent *Yoyolalala* sans avoir lu les premiers numéros de la revue *La jungle* ne comprendront pas les pages dédiées à des histoires amorcées dans des livraisons précédentes. Lire le deuxième chapitre de la série *Artificial Psychiatry* ne me donne pas nécessairement envie de me plonger dans l'œuvre intégrale. L'idée de Zviane et de Pow Pow de publier « officiellement » ce numéro est séduisante, mais il aurait peut-être été préférable de privilégier des récits complets pour ce volume qui se veut plus commercial. Par exemple, l'album contient les septième, huitième et neuvième chapitres de la série *Football fantaisie*, qui représentent le tiers des pages du livre. Il est difficile d'apprécier cette partie, alors que tous les personnages nous sont inconnus, et que nous nous retrouvons en plein milieu d'une intrigue qui semble, de prime abord, assez complexe. Heureusement, les éditions Pow Pow lanceront l'intégrale de la série au cours des prochains mois, mais je m'explique mal comment ce segment de *Yoyolalala* peut donner envie de la lire.

Zviane n'est jamais à court de projets. Ses expérimentations donnent souvent naissance à de fascinants ouvrages ; parfois, comme c'est le cas ici, l'auteur propose des bandes dessinées qui plairont davantage aux gens gravitant autour du milieu de la bande dessinée québécoise qu'aux lecteur·rices d'occasion. Je suis convaincu que ce n'est que partie remise pour la bédéciste.



★★

Zviane
Yoyolalala

Montréal
Pow Pow
2021, 152 p.
34,95 \$

Un livre fort et touchant qui montre la puissante capacité cathartique de la littérature.

La Mèche, maison d'édition aux récits singuliers et aux couleurs franches, vient d'ajouter à sa collection « Les doigts ont soif », qui propose des « livres hybrides et détonants, dans lesquels textes et images dialoguent au sein d'un espace-page toujours à réinventer », le magnifique *Les forces vitales*. En publiant ce titre dans le bouillonnant laboratoire de création qu'incarne La Mèche au sein du groupe d'édition La courte échelle, Sarah Bertrand-Savard nous offre un recueil beau et intense.

On retrouve dans les pages intérieures une forme plus en phase avec l'esprit du fanzine et la pratique du collage.

Dans la lignée des autrices Julie Doucet et Meb, qui utilisent aussi le collage à des fins poétiques, Bertrand-Savard, survivante d'un cancer du sein qui l'a frappée alors qu'elle avait trente-quatre ans, s'est armée de ses ciseaux et des livres de sa bibliothèque – dont elle a découpé des fragments de phrases, des mots, voire de simples lettres – afin de « délicatement réparer l'espoir ». À première vue, *Les forces vitales* se présente comme un ouvrage de poésie, mais il est également possible de déceler, dans la rugosité de son ton, l'esprit d'un carnet, et dans sa frontalité, la pratique d'une diariste accomplie. La poésie demeure toutefois présente et tire les ficelles formelles de ce récit franchement émouvant et dur par moments, tant la nécessité de dire l'adversité, la souffrance, est puissante.

Désir de dire

Plastiquement, l'ouvrage, malgré sa facture commerciale, se démarque de la production livresque saisonnière grâce notamment au collage de l'artiste Natalie Thibault en couverture. L'œuvre représente une fenêtre, et devant les rideaux grisâtres, on aperçoit une poupée de style Barbie dans une pose légèrement suggestive et digne d'une tragédie grecque. Sous l'aisselle, sur le sein droit, un rectangle rouge déchiré. À elle seule, cette image multiplie les possibilités de lecture, les réflexions sur le texte à venir.

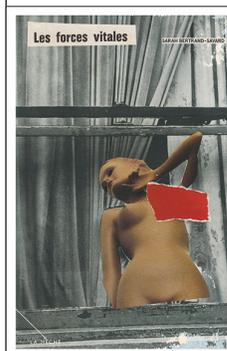
Toujours du point de vue esthétique, on retrouve dans les pages intérieures une forme plus en phase avec l'esprit du fanzine et la pratique du collage. La texture du papier laisse transparaître les marques de photocopie, et le jeu entre les dimensions des lettres ainsi que les césures des mots est savamment dosé et d'une sobriété désarmante. Il est intéressant d'examiner les portions intactes des phrases qu'a choisies Bertrand-Savard pour parler de son expérience. C'est probablement dans ces extraits que l'effet cathartique se fait le plus ressentir. Par exemple, à la page quarante-cinq, où l'autrice reprend un « j'ai de la peine » dans sa totalité, on songe immédiatement aux vertus thérapeutiques de l'écriture et de la lecture, qui expriment sans fard des sentiments, des états d'esprit.

Désir de vivre

Dans la deuxième partie de l'œuvre, le « je » devient un « nous », puisqu'un jeune garçon rejoint l'intimité de la narratrice. Malgré les blessures, malgré ses seins « horrible[s] et [ses] large[s] plaie[s] » qui la gênent, cette femme dont on a « charcuté le courage » s'assume et vit. Ici et là, et plus encore dans la dernière section, la troisième personne du singulier surgit. Cette

façon qu'a la narratrice de s'adresser à elle-même revient avec plus de force et revêt un caractère presque aphoristique, sans toutefois le côté péremptoire et moralisateur. Le tout est déstabilisant. Si les « elles » du début évoquent des voix extérieures désolées devant la souffrance de la jeune femme, il est plus difficile de savoir qui parle dans la troisième partie. Aurait-il été plus judicieux de s'en tenir à un seul pronom et de ne pas osciller entre les deuxième et troisième personnes du singulier afin de conserver une cohésion formelle ? Peut-être, mais je trouve tout de même que leur utilisation parcimonieuse engendre une pluralité de voix, de textures différentes, d'émotions plus franches. Comme si la narratrice s'adressait à son double, qui « ne veut pas guérir » ; tels un avertissement, une note à elle-même, une sorte de mise à distance d'un événement au dénouement potentiellement tragique et aux projections anxiogènes et difficiles. Ainsi, à la page quarante et un, on peut lire : « tu seras seule / d'un bout à l'autre ». Ce choix formel, bien qu'il ne soit pas toujours parfaitement maîtrisé, laisse le champ libre aux interprétations des lecteur-rices, qui pourront s'identifier au récit.

Soulignons enfin que trois collages de l'écrivaine apparaissent dans *Les forces vitales*. Abstraits, minimalistes, justes et d'une grande puissance d'évocation, ils ont l'intelligence de ne pas trop mettre en évidence le propos. On devine dans ces images ce que les mots ne peuvent plus dire tellement ils ont crié. Pour cette raison, j'en aurais pris davantage, car Bertrand-Savard a aussi beaucoup de talent de ce côté.



★ ★ ★

Sarah
Bertrand-Savard
Les forces vitales

Montréal, La Mèche
coll. « Les doigts
ont soif »
2021, 160 p.
22,95 \$